

LUTTE SOCIALE

Organe Communiste-Anarchiste

Le Numéro 10 centimes

PARAISANT LE SAMEDI

Le Numéro 10 centimes

ABONNEMENTS	
Trois mois.....	1 fr. 50
Six mois.....	3 fr. »
Un an.....	6 fr. »
Étranger : le port en sus.	

BUREAUX & RÉDACTION
263. Rue de Créqui, 263
LYON

RENSEIGNEMENTS
Pour toutes communications, s'adresser
au siège social, rue de Créqui, 263,
tous les jours de 8 heures à 10 heures
du soir.

AVIS

Nous remercions sincèrement ceux de nos dépositaires qui ont répondu à notre appel, regrettant toutefois de le réitérer à ceux qui n'en ont pas tenu compte.

L'ancienne Administration de la série de journaux anarchistes qui se sont succédés, à Lyon, en 1883-1884, invite ses anciens dépositaires qui n'ont pas encore soldé leurs comptes à vouloir bien régler avec l'Administration de la "Lutte sociale", qui continue et poursuit la tâche commencée par ses devanciers.

Les Grèves Politiques ET LEURS CONSÉQUENCES

Nous sommes de ceux qui soutiennent que la lutte révolutionnaire doit s'engager sur tous les terrains, contre tout et contre tous, même contre ceux qui, aux yeux des naïfs, passent pour être des amis de la cause pour laquelle nous combattons.

La comédie politique commence à perdre de son ancien prestige, sa scène est tellement encombrée de guignols et de pantins subissant, eux aussi, la loi cruelle de la concurrence, qu'il n'y a plus de place pour les pantins rouges.

Faut bien qu'ils cherchent un terrain nouveau à exploiter ! Et ce terrain c'est la grève.

A Décazeville, les mineurs exécutent Watrin, auteur de leurs souffrances, et veulent continuer leur besogne révolutionnaire envers les autres tyrannaux de la Compagnie des mines. « Halte-là, nos amis » leur crient les endormeurs venus de Paris. « Ne tuez pas ! les gros sous de la France ouvrière vous aideront à lutter pacifiquement contre vos exploiteurs ; si vous vous montrez sages et patients vous serez les vainqueurs ! Vos représentants ouvriers au Parlement pourront même obtenir du Gouvernement la déchéance de la Compagnie et la « mine sera aux mineurs ! »

D'un fait révolutionnaire de la plus haute importance, l'exécution de Watrin, qu'en résulte-t-il, après l'intervention de ces fameux députés et journalistes « socialistes ? »

On criait : à mort Blazy ! digne collègue de Watrin. On a ensuite crié : Vive Basly ! Et la platitude des mineurs fit de l'écharpé de Paris le roi de Décazeville.

Trois mois de repas à pommes de terre n'ont abouti qu'à la défaite la plus écrasante des mineurs, habilement masquée par la presse, dite socialiste ; ils sont descendus dans les puits, les pauvres diables, aux conditions antérieures à la grève, mais en nombre bien inférieur ; les plus énergiques en ont été impitoyablement exclus. Mais qu'importe-t-il ? Les mineurs sont embrigadés en syndicat et l'armée votarde est constituée.

Les tribunaux condamnent des grévistes et des journalistes sous l'inculpation d'avoir porté atteinte à la liberté du travail.

Deux d'entre eux, deux journalistes, profitent de l'occasion, et pêchent dans cette eau de la grève leur candidature. C'était là, le but de leur intervention dans la grève, et nous les verrons sous peu élarger au budget de la nation les 25 francs par jour. Voilà un des bons résultats de la grève !

Une souscription est faite pour venir en aide aux grévistes aveyronnais, les journaux « socialistes révolutionnaires » (?) battent la grosse caisse ; leurs colonnes se remplissent de souscriptions et par ce moyen là, ils doublent leur tirage.

Les plumitifs « socialistes », s.v.p., ont décidé de la chance ! Il faut leur offrir une médaille en or, et la caisse de la misère ouvrière, la caisse des gros sous, paie les frais. « Vive la Sociale ! »

Mais, imbéciles que nous sommes ! Ne connaissons-nous pas que leur but unique c'est l'embrigadement des travailleurs dans l'armée des bourgeois radicaux, dit socialistes, pour empêcher par tous les moyens possibles l'avènement de la Révolution libératrice ?

A présent, la lutte est à Vierzon, acharnée entre voleurs et volés. Jean gueule et Cie, sont accourus de Paris, pour porter la parole de paix aux travailleurs exaspérés, disent-ils ; mais en vérité pour exploiter une situation politique.

Les agissements des mendiants de voix sont les mêmes qu'à Décazeville ; nous verrons sous peu quels magnifiques résultats on aura obtenu.

Détrompez-vous, travailleurs ! S'il y a lieu de faire des grèves, c'est à la bourgeoisie à payer les frais. Voyez en Belgique. En mars dernier les bandes de grévistes vallons ont imposé aux bourgeois de fournir l'argent à la caisse de la grève. Là, il n'y avait pas des intrus qui n'ont jamais travaillé, qui n'ont jamais eu peine. C'étaient des révoltés.

Tâchons de faire notre besogne nous-mêmes. A la porte les intrus, qui, au nom du socialisme, veulent enrayer la marche en avant des masses ouvrières !

Méfions-nous des blagueurs aux gros mots, aux phrases ronflantes !

Notre salut est dans la Révolution et pas autrement. Démasquons ces jésuites qui osent se dire socialistes. Leur place n'est pas parmi les producteurs, elle est parmi les oisifs, parmi les jouisseurs.

Qu'ils restent donc dans leur milieu d'intrigues, où tout se vend, où tout pourrait : caractère, intelligence, activité.

Qu'ils sortent de nos rangs ! Qu'ils nous laissent marcher en avant !

LES PÉRILS RÉVOLUTIONNAIRES

Dans toute espèce de lutte que l'on entreprend contre les hommes ou contre les éléments, il y a deux sortes de dangers à affronter : ceux que l'on voit à première vue, et ceux que l'on n'arrive à reconnaître qu'après avoir sondé le terrain et exploré les lieux.

Quelque terribles que soient les dangers de la première catégorie, ils sont moins à redouter que les autres parce que le danger en pleine lumière est déjà, pour ainsi dire, diminué de moitié. On sait à quoi l'on s'expose, tandis qu'en luttant avec l'inconnu,

dans l'obscurité, on est en lutte à toutes les surprises, à toutes les trahisons.

Dans aucun pays, les gouvernements établis ne sauraient faire illusion aux prolétaires. Ils sont là pour dévorer et pour frapper et ils s'acquittent à merveille et en conscience de leur mission.

Qui s'est jamais avisé d'attendrir des tigres et de compter sur la générosité de leurs sentiments ?

Les privilèges exorbitants dont jouissent les hommes qui sont attachés au banquet budgétaire, suffisent pour préserver de toute illusion les travailleurs à l'esprit le plus obtus.

Mais une crise se produit. Les gouvernants, à force d'entasser crimes sur sottises, sont acculés à leurs derniers retranchements ; il ne leur reste plus qu'une ressource : JOURNER des réformes si longtemps promises en vain, soit pour essayer de se maintenir au pouvoir, soit pour en descendre dans les conditions les moins défavorables ; afin de se ménager un retour possible à l'occasion.

La masse du peuple est si peu éclairée qu'elle en est encore à douter que la politique soit un commerce, un trafic dont les travailleurs sont l'enjeu.

Aussi lorsque, après avoir longtemps résisté, les dirigeants comprennent qu'il serait imprudent pour eux de persister à temporiser davantage, et qu'ils paraissent disposés à se lancer dans la voie des réformes, il n'est pas un prolétaire qui ne se fie sur parole à ces maquignons de la chose publique, bien que la duperie soit toujours la même et qu'il ait été cent fois pris au piège.

Chacun d'entre eux est prêt à donner toute sa confiance aux bons tyrans, aux bons exploiteurs et à malmenner ceux qui, plus récalcitrants, voudraient imposer des garanties, parfaitement illusoire du reste.

A ce moment de la crise, les prétendues réformes sont le fameux mouvement tournant qui va servir à envelopper le gibier pour l'empêcher de se dépêtrer des filets dont il ne pourra plus se débarrasser.

C'est ainsi que nous allons assister prochainement à ce spectacle du suffrage universel intronisé dans leurs institutions par les gouvernements voisins de la France, après qu'ils l'auront, pour la forme, repoussé le plus longtemps qu'il leur aura été possible.

Les peuples, pour me servir de l'élegante expression employée naguère par le président Cartier, vont s'amuser pendant quelque temps avec cette balançoire, qui servira à river leurs chaînes encore plus étroitement que par le passé.

L'exemple de la France où la nation se meurt d'une indigestion de suffrage universel, est impuissant à empêcher ces nouveaux moutons de Panurge de se précipiter follement tête baissée dans l'abîme qui doit les engloutir.

La tactique des classes spoliatrices (style Lockroy) est invariable.

Elle consiste à repousser d'abord avec indignation toutes les réclamations populaires. Pourquoi se gêneraient-ils les dirigeants, puisque le peuple, au lieu d'agir lui-même, a la naïveté de les supplier ou de les sommer (c'est tout un) d'agir à sa place, ce qu'ils ne sont pas pressés de faire dans le sens qui leur est indiqué, comme bien on pense.

Puis, lorsque le temps a marché; qu'il n'est plus possible de faire la sourde oreille sans risquer la culbute, enfin que le moment psychologique est arrivé, les madrés exploiters font volte place, changent leur fusil d'épaule, et s'attellent vigoureusement au char des réformes, le jour où il ne leur reste plus que ce moyen de maintenir le servage des gueux.

Ne l'avons-nous pas vu récemment pour l'instruction ?

Ah ! vous vous avisez de la vouloir laïque, comme gratuite et obligatoire ! Attendez un peu ; on va vous en servir à souhait !

Ignorantins et béguines n'auront qu'à transformer leurs soutanes et leurs guimpes en vêtements civils, en bétant la libre pensée à tous les échos. Au besoin, on opérera quelques mutations pour dépayser les visages, et la laïcité jésuitique marchera comme sur des roulettes.

Dès le moment où les bonnes savates de prolétaires coupent dans le godan de la science, on va leur en servir de toutes les couleurs et leur ruoler gentiment la révolution.

Les écoles d'apprentissage et autres institutions de la même farine vont permettre à nos industriels aux abois de lutter avec avantage contre la concurrence étrangère.

Quant aux ouvriers bien plus nombreux qui ne réussiront pas à se faire embrigader dans les bagnes capitalistes, on leur offre en perspective les asiles municipaux de nuit où ils pourront manger une dernière soupe avant de franchir le seuil de l'abattoir.

Par contre, les familles bourgeoises trouveront à caser plus facilement, dans les établissements d'enseignement, leurs rejetons des deux sexes, qui émargeront copieusement au budget en attendant l'avènement du régime des lumières.

L'effet de ces combinaisons malsaines se fait également sentir dans la presse où les diverses Sociétés d'admiration mutuelle sont en train de syndiquer pour préparer la fabrication des moules à fétiches.

La duplicité est partout ; on ne nie rien, on admet tout, mais à condition de ne faire que de la blague. Les vortards qui se sont vautrés dans les plus ignobles orgies électorales, se font tout-à-coup anarchistes à tous

crins, sauf à repiquer au nouveau truc à la vieille de la prochaine élection.

Les grands meetings, les virulentes protestations s'écoulent uniformément en déliquescence électorale, prélude obligatoire de la poursuite législative.

Le suffrage universel épuise les derniers vestiges de la virilité révolutionnaire.

Démasquons les loups devenus bergers ; dessillons les yeux des simples ; versons des torrents de lumières sur les trafiquants d'impostures.

L'Administration du journal : "La Lutte sociale" invite tous les anarchistes de Lyon à assister à la Réunion privée qui aura lieu le samedi 18 septembre 1886, à 7 heures et demie du soir, salle Despland, grande rue de la Croix-Rouge, numéro 2.

ORDRE DU JOUR :

Ligne de conduite et Rédaction du Journal.

Nous relevons dans le *Nouvelliste de Lyon* du 12 septembre, l'entrefilet suivant :

Vol de dynamite. — La dynamite ! voilà certes une marchandise qui n'est pas faite pour tenter les voleurs — elle a relativement peu de valeur d'abord, elle est d'un placement difficile ensuite, et, qui plus est, elle constitue un danger permanent pour ceux qui la manipulent.

Cependant, malgré tout ces désagréments, un vol considérable de dynamite vient d'être commis à Bourg-de-Thizy (Rhône), au préjudice de M. Forgeot-Durand, fabricant de chaux.

La nuit dernière, des malfaiteurs ont pénétré dans une poudrière appartenant à M. Forgeot-Durand, à l'aide d'une effraction habilement effectuée, puis ont soustrait trois cent cinquante cartouches de dynamite, pas une de plus, pas une de moins, et se sont retirés, ne laissant sur le théâtre de leurs criminels exploits aucune trace de leur passage.

Il convient de remarquer que l'entrepôt où ils se sont introduits contenait certaines marchandises d'un placement plus facile, notamment du bon vin, mais les voleurs n'ont rien enlevé de plus que l'explosible matière.

Ce vol n'est pas sans inquiéter la police, depuis, surtout, qu'une certaine agitation anarchiste se dessine dans la région.

Gendarmes et commissaires de police, ouvrez l'œil.

Oui ! ouvrez l'œil, et puis... espérez-vous étouffer les revendications des désespérés, qui ont, par avance, fait le sacrifice d'une vie devenue impossible ; de ceux qui ne patientent que pour mûrir la haine dont ils débordent, qui ne se dissimulent et ne se tiennent dans l'ombre que pour se mieux venger ?

Croyez-vous qu'ils vont se laisser mourir doucement, gentiment, sans un éclair de fureur, sans un éclat de colère ?

Pensez-vous que restant fidèles à la funeste tradition des révoltes passées, ils vont à nouveau s'organiser et se prêter à l'égorgeement dont par avance vous vous délectez ?

Oseriez-vous croire qu'ils vont à nouveau édifier des barricades et juchés au faite des pavés croulants sous la mitraille, prendre des poses magnifiquement niaisées, et, les mains vides, défier du geste les soudards par vous préparés à ce hideux carnage ?

Ah ! si c'est là ce que vous avez rêvé, caressez encore ce songe quel que sinistre qu'il soit en lui-même ; ne prêtez nulle attention à des augures qui troubleraient la quiétude bour-

geoise sans pouvoir détourner l'orage qui déjà gronde sur vos têtes !..... ou qui éclate sous vos pieds !

Petit Lyonnais du 14 septembre :

Marseille, 13 septembre. — Une terrible explosion s'est produite cette nuit dans les docks de Marseille.

Une cartouche de dynamite placée sous la porte principale, a éclaté.

Les dégâts sont considérables, mais heureusement on n'a pas d'accident de personnes à déplorer.

On attribue le fait à la malveillance d'un ouvrier congédié.

Eh, oui ! bourgeois truffés, ventrus budgévivores,
Vous tous qui festoyant, crevez de vos pléthores ;

O martyres du trop plein !
Vous mourrez de dépit, car ma table frugale,
Eclipse vos banquets ; je soupe et me régale,
Avec un sou de pain !

LES MACHINES

Nous avons été frappé, dans nos causeries avec les camarades de l'atelier, du courant antipathique qui s'y manifeste contre la machine ; c'est à nous faire croire que MM. les patrons ont eux-mêmes, ou par l'intermédiaire de leurs créatures, lancé et propagé ce sophisme monstrueux, qui semble être devenu le motif d'ordre de quiconque n'a pas suffisamment étudié la question et qui n'envisage et ne cherche les causes de notre malaise que superficiellement.

Certes, pour les personnes qui ne l'ont pas encore approfondie, leur raisonnement ne manque pas d'une certaine logique, surtout s'ils s'interrogent ainsi : d'où vient cette crise que nous subissons, qui loin de s'atténuer va empirant toujours davantage ? Pour eux la réponse dit : C'est de la machine, puisque chaque jour nous sommes remplacés par elle ! Et aussitôt ils font cette réflexion : Eh bien ! puisque c'est elle qui nous coupe les bras et nous vole notre travail, sus à la machine, cassons, brisons les machines.

Fort heureusement pour elles, les machines sont, pour la plupart, construites en métal et, par conséquent, offrent quelques résistances, sans quoi il serait à craindre que le jour de la Révolution une quantité de travailleurs énergiques, résolus, mais inconséquents, ne se laissèrent dévoyer et dépensent leurs forces, tant à leur propre détriment qu'au bénéfice le plus direct du patronnat.

Nous avons la conviction que parmi les producteurs, ce perpétuel et universel fournisseur du parasitisme, fatigués d'une existence toujours de plus en plus misérable, il s'en trouvera qui se laisseront aller à cet excès de colère et cogneront à coup redoublés sur ces innocentes, mais ils se laisseront bientôt devant leur impuissance, car s'ils sont ennemis jurés de la machine, ils ne devront pas, pour briser celle-ci, se servir de celle-là. Or, nous ne savons pas au juste où commence et finit la machine. Pour nous, un simple morceau de fer percé d'un trou dans lequel on a fixé un bout de bois, et que nous sommes convenu de nommer « marteau », est, jusqu'à certain point, une machine nuisible, si l'on considère que ce marteau accélère la production, qu'il abrège le travail. Donc, pourquoi les ouvriers, qui ne se plaignent que du manque de travail, s'en serviraient-

ils pour casser et briser ? En ne se servant que d'outils naturels, la besogne ne leur ferait plus défaut et les résultats seraient immédiats, sinon satisfaisants.

Briser les machines ! Qui donc peut bien avoir avancé de semblables idées ?

Evidemment ceux qui doivent en bénéficier, et jusqu'à preuve contraire nous ne voyons dans ce cas que les industriels eux-mêmes. En effet, supposons un usinier dont l'outillage s'est usé, ou qui, au milieu du perfectionnement général, est demeuré inférieur, ne serait-il pas enchanté qu'un jour, de solides gaillards le lui brise et que, comme cela s'est produit pour la verrerie Baudoux, le gouvernement lui solde son usine avec l'argent des contribuables, qui sont les misérables, les prolétaires. — Ne serait-ce pas là un excellent moyen de soutenir la concurrence étrangère et même locale dont se plaignent tant MM. les fabricants ?

Ces messieurs pourraient ainsi renouveler leur outillage d'une façon toute gratuite, ce qui leur permettrait de jeter sur le pavé un plus grand nombre d'ouvriers, qu'ils sélectionneraient à plaisir, et nous pouvons nous faire une idée de ce que seraient les sélectionnés. Ils pourraient encore, il est vrai, s'employer à briser d'autres machines, mais ils n'auraient pas pour ce labeur une rémunération équivalente à l'effort dépensé ; ce travail ne leur emplirait guère le ventre.

Il est reconnu que tout progrès crée à l'individu de nouveaux besoins, lesquels il ne peut assouvir que grâce à l'instrument qui fit ce progrès ; le bris des machines aurait pour effet la hausse du prix de vente des objets qui, aujourd'hui, ont une moindre valeur, précisément à cause de leur abondance ; nous tomberions sans elles dans une gêne, dans une misère d'autant plus pénible que nous y sommes relativement moins habitués. Nous ne saurions plus nous adapter aux conditions d'existence de nos ancêtres, les paysans, qu'on nous a dépeint broutant l'herbe et allant nus ; notre organisme souffrirait de ce changement par trop brusque, ce retour en arrière et pour ainsi dire sans transition aurait bientôt fait de nous lasser et nous serions contraints de reconstruire tout aussitôt ce que nous viendrions de démolir.

Belle avance !

Non, travailleurs, la machine peut et doit être la bienfaitrice du genre humain. Sachons comprendre qu'elle ne nous cause du préjudice que parce qu'elle fonctionne au bénéfice exclusif du spoliateur ; les machines comme toutes productions, sont l'œuvre des générations qui nous ont précédées ; elles sont à nous, il nous incombe de nous en emparer. Elles ont assez broyé et dévoré de travailleur pour changer de victuailles, il faut que le jour où nous serons las de tant de souffrances et de vexations, elles se repaissent de chair d'exploiteur et de patron. Que tout ce qui s'intitule maître et propriétaire passe sous les dents de leurs terribles machoires ! Que la bouillie sanguinolente de ces charognes, les lave, les purifie de tout le mal qu'elles ont pu nous faire, et, par elles, débarrassés de la gent mercantile et malpropre qui nous pressant et nous oppresse, par elles, nous pourrions un jour atteindre à la félicité.

M. Henri Maret anarchiste

Depuis longtemps déjà nous connaissions les tendances libertaires de M. Maret, le député radical du Cher, mais jamais il ne les avait si bien affirmées que dans un de ses derniers articles inséré dans le « *Radical* » du 8 septembre, sous la rubrique : « Le remède ».

Le rédacteur en chef du *Petit caporal* ayant donné comme solution à la question sociale, l'avènement au pouvoir d'un gouvernement « fort », de l'Empire par exemple, voici ce que lui répond Henri Maret :

« Mon confrère le reconnaît implicitement en déclarant que son monarque serait autoritaire, c'est-à-dire impitoyable pour ceux qu'il appelle les hommes de désordre, rassurant les bons, faisant trembler les méchants, selon la vieille formule, c'est-à-dire anéantissant toute liberté, traquant sans pitié les misérables anarchistes, etc. Voilà précisément ce que je disais tout à l'heure ; ce gouvernement répondrait aux plaintes par des coups de fusil et des déportations. Tuer ou emprisonner les souffrants n'est pas guérir le mal dont ils souffrent.

Le régime d'autorité, loin d'être un moyen de salut, serait au contraire une complication terrible.

Mais, M. le député, vous allez vous faire emprisonner si vous continuez sur ce ton là, c'est l'anarchie, le désordre, la révolution que vous préchez.

Mais poursuivons, la conclusion est encore plus significative :

« Le peuple est émancipé ; il n'a pas seulement les aspirations de bien-être matériel qu'avait le peuple romain, quand il se contentait de pain et de spectacles ; il entend être l'auteur de sa propre prospérité, et ne sacrifiera jamais sa propre liberté à n'importe quel plat de lentilles. C'est pourquoi il ne veut ni du césarisme, ni des sectes révolutionnaires qui prétendent noyer l'individu dans l'Etat, et qui ressemblent fort au socialisme impérial. Ce qu'il demande à l'Etat, c'est tout simplement de ne pas le gêner dans sa route, de supprimer les obstacles qu'il rencontre, et de lui donner l'entière indépendance de ses mouvements.

La question sociale sera résolue, comme l'a été à Paris la question des foules. Jadis, on ne savait comment s'y prendre pour éviter les accidents ; on doublait la police, et ils redoublaient. On l'a supprimée et l'ordre a été établi comme par enchantement.

Vous entendez bien : jadis, pour éviter les accidents dans les foules, on doublait la police et ils redoublaient. On l'a supprimée et l'ordre a été établi comme par enchantement.

C'est-à-dire que ce qu'il faut, d'après M. Maret, pour résoudre la question sociale, ce n'est pas « doubler la puissance de l'Etat » comme le veulent les sectaires du césarisme, du socialisme autoritaire et, les Jacobins de toutes les couleurs, mais le **supprimer**.

Plus d'Etat, l'anarchie, le gouvernement de chacun par chacun, le libre groupement, la consommation, la production réglés d'après les besoins, les intérêts individuels ; telle est la conclusion logique de cet article.

Après cette déclaration anarchiste, il ne vous reste qu'une chose à faire, M. Maret, c'est de donner votre démission de député, de membre d'un gouvernement dont vous reconnaissez vous-même, non seulement l'inutilité, mais surtout la nuisibilité, et de venir vous ranger parmi ceux qui défendent au prix de leur vie les idées dont vous vous proclamez dès maintenant le partisan.

Si vous ne faites cela, si vous restez

parmi les autoritaires de la Chambre, vous donnerez le droit à tous les honnêtes gens, de vous traiter de : *farceur*.

NON, DIEU N'EXISTE PAS

S'il existait un Dieu, nous l'aurions tous pour père :
Tous, étant ses enfants, nous serions tous égaux ;
L'un n'aurait pas tout l'or et l'autre la misère,
Et nous partagerions et les biens et les maux.
Non, Dieu n'existe pas ! mais grâce au mot, les prêtres,
S'en disant serviteurs, sont devenus nos maîtres.
Quelques mortels bien vus, seulement, avec eux,
Partagent ici-bas le droit de vivre heureux.
Tout le monde le voit, personne ne l'ignore ;
Comment se fait-il donc que cela dure encore ?...
Ah ! quelle indifférence ! ah ! quelle lâcheté !
Ah ! que tu parais jeune, o pauvre Humanité !

La Révolte de la femme

Il arrive trop souvent que des hommes de mauvaise foi, lorsqu'ils entendent la femme s'occuper, raisonner la question sociale et économique, se moquent d'elle et la renvoient quelquefois, avec des épithètes malsonnantes, à sa cuisine ou à son linge.

Eh bien ! c'est à ces hommes que je veux m'adresser et leur demander, si la femme a droit, oui ou non, à l'existence ? Si non... qu'elle crève, et ils ont raison, si oui, ne doit-elle pas chercher à vivre ?

Or, comme il faut pour en arriver là, qu'elle sache d'où part le mal qui l'opprime et qu'elles en sont les causes, elle se trouve donc dans l'obligation d'occuper des questions économiques et sociales : mais, me diront ces petits despotes, dont je parle, ce n'est pas son affaire, c'est la nôtre.

Alors pourquoi donc, messieurs, quand vous avez la prétention de vous charger de votre existence et de la nôtre, pourquoi donc, dis-je, ne faites-vous pas en sorte que nos besoins les plus nécessaires ne soient satisfaits, avez-vous jamais empêché que nos enfants ne meurent de faim, que nos filles ne se vendent, que nos fils, nos maris, nos frères ne nous soient volés pour les jeter en masse dans des guerres de conquêtes ou de finances ?

Allons donc ! vous qui prenez tout sur vous, et qui ne faites rien, auriez-vous par hasard fait une loi qui nous condamne à souffrir moralement et physiquement sans nous plaindre ?

Mais quand elle existerait cette loi, nous marcherions dessus à pieds joints pour sortir de la bourbe dans laquelle vous nous laissez depuis si longtemps.

Comment, nous, les premières victimes de la société qui nous régit, nous n'aurions pas le droit de réagir ? Détrompez-vous ; la faim fait sortir le loup du bois, c'est pourquoi nous trouvons dans ce pas, nous quitterons nos *repaires* « comme disait Gambetta de triste mémoire », et nous rechercherons les causes du mal qui nous ronge, et, qui plus est, le remède à y appliquer.

Ah ! certes, nous pouvons mieux que personne nous apercevoir d'où il vient, nous qui chaque jour approvisionnons le ménage ; ne voit-on pas constamment les commerçants nous vendre du poison pour des aliments, et quand, par hasard, il arrive un moment où nous pouvons renouveler nos effets ou notre linge, ne s'aperçoit-on pas quelques jours après, que le peu qu'on l'a payé c'est toujours de

trop puisque nous n'avons que la vilaine marchandise qui tombe en loques ?

Quel est donc le mobile qui pousse le commerçant à nous voler ainsi ? L'OR, LA SOIF DE L'OR !

Mais où nous ressentons plus profondément la lutte pour l'existence, c'est lorsque nous allons livrer notre travail, sur lequel nous avons tant peiné, et pour lequel le patron nous jette, comme on jette un os à un chien, une toute petite parcelle de son superflu, toujours pour amasser et entasser à nos dépens, cet or qui fait sa force et qui devient cette machine à dompter les travailleurs, c'est-à-dire le capital.

Or il faut, que ceux qui nous dédaignent et nous insultent, sachent que nous, *les femmes*, lorsque nous nous engageons dans la voie des revendications, c'est parce que leur manque d'énergie nous y autorise ; et, quand nous nous apercevons que ce qui nous opprime est ce capital monstrueux que nous avons créé, nous les travailleurs ; lorsque nous voyons que ceux qui le détiennent sont les alliés des gouvernants, nous leur disons à ces dépréciateurs de la femme, que tous les opprimés, à n'importe quel sexe qu'ils appartiennent, doivent travailler à régénérer la société, car la Bastille de 89 n'était rien en comparaison de celles qui existent aujourd'hui. La première bâtie en pierres, avec ses murs crénelés et ses fossés, était plus facile à détruire que les nôtres qui existent appuyées sur le capital, soutenu lui-même, par les lois gouvernementales.

Que de choses n'apercevons-nous pas, lorsque nous sommes lancés à la recherche de cette source d'où découlent tous nos maux, et c'est dans notre indignation de voir tant d'indifférents, que nous laissons éclater l'esprit de révolte qui nous domine aujourd'hui ; car, n'est-ce pas à vous, hommes inconscients que nous devons d'être si malheureuses ? N'est-ce pas vous, qui dans votre prétentieuse et trompeuse *souveraineté*, envoyez avec votre bulletin de vote siéger d'autres hommes à qui vous donnez tous pouvoirs et que vous installez sur un trône à plusieurs places en leur mettant en mains les guides avec lesquelles ils doivent nous faire marcher selon leur gré ?

Ne sont-ce pas ces mêmes hommes qui usent et abusent de leur autorité, confectionnent des lois à leurs profits et au détriment de l'ouvrier ?

Est-ce que ces lois répressives et abusives, n'entraînent pas avec elles des institutions iniques, telles que la magistrature et la police ?

Est-ce que ces institutions établies, soi-disant pour châtier le vice et faire justice, ne s'étudient pas journellement à faire le contraire ?

Ne voit-on pas à chaque instant, au nom de cette justice, écrouer, juger et condamner, l'innocent, parce qu'il est sans le sou, tandis que celle qui fait respecter et honorer le coupable parce qu'il a des écus ?

Est-ce que dans toutes les lois il s'en trouve une seule, faite dans l'intérêt de la femme ? Non.

Eh bien ! c'est pourquoi nous nous révoltons, car nous trouvons par cette *prostitution légale*, qu'on appelle le mariage, vis-à-vis de l'homme, ce qu'il est lui-même vis-à-vis des gouvernants.

Ah ! ils savaient bien ce qu'ils faisaient, ces ministres que vous avez nommés vous-mêmes, tandis qu'ils

vous donnaient tous droits et toute autorité sur la femme, vous ne vous aperceviez pas, que c'était pour mieux garder la leur sur vous. Oui, pendant que chez nous ils semaient le germe du respect et de la soumission envers l'homme, — préjugé inique qui nous a vendues à votre merci — en vous aveuglant de cette prétentieuse autorité, ils arrivaient à atrophier votre cerveau pas avec un préjugé mais avec des cents et des mille.

— Je me réserve dans le prochain numéro d'essayer de démontrer, quels abus monstrueux nous subissons par les préjugés du respect de la propriété et de la patrie, car de ces deux là naissent tous les autres, et eux seuls ont suffi pour nous livrer pieds et poings liés à la classe dirigeante et capitaliste.

Or donc, pour en revenir à mon point de départ, lorsque la femme en arrive à s'occuper de ce que je viens d'énumérer, c'est qu'elle se trouve dans la nécessité de faire ses affaires elle-même, afin de ne pas tomber dans la prostitution ou crever la faim.

Et qui la pousse à cette extrémité ? L'homme inconscient, indifférent, insouciant et quelquefois lâche.

La révolte de la femme naît de l'avachissement de l'homme.

Nous avons reçu d'Alger, un manifeste anarchiste, adressé aux travailleurs et placardé dans cette ville le 20 du mois passé.

Ce manifeste (que nous regrettons de ne pouvoir publier) fait la critique et l'exposé de la situation des travailleurs algériens, que d'ailleurs nous connaissons suffisamment étant en tous pays de même.

Il conclut à la révolte individuelle en attendant le chambardement général.

Inutile d'ajouter que les policiers ont été braves, qu'ils ont su faire revivre Don Quichotte, de glorieuse mémoire, que les murs portent encore la trace des coups que leur ont distribués ces preux.

Graves historiens, ne manquez pas de vous illustrer, relatez dans vos annales les prouesses qui seront un jour la gloire de notre siècle !

CHRONIQUE PARISIENNE

Il y a longtemps que les hommes de cœur de toutes opinions, ont été écoeürés par les agissements des politiciens, et ce n'est pas d'aujourd'hui que la politique a été définie : l'art de trahir ses contemporains et de s'en faire des rentes. Cependant, il faut avouer que dans les annales de la France, si couvertes de boue, il n'y a pas une époque où la duplicité et le mensonge se soient étalés aussi cyniquement qu'aujourd'hui.

Cette situation est faite pour nous réjouir, car elle nous permet de rejeter, avec une légère variante, un mot fameux de l'infâme Gambetta : « Non seulement la question sociale est mûre, mais elle est pourrie. » Ce qui signifie que la révolution libératrice ne saurait tarder d'éclorre, grâce à la quantité de fumier social qui la féconde...

Où nous assistons à un spectacle bien écoeürant et ils sont systématiquement clos les yeux prolétariens qui ne se dessillent pas.

Voilà qu'après la farce de l'élection Roche, nous allons avoir la bouffonnerie de la candidature Quercy.

Passe-moi la rhubarbe, je te passerai le sénat.

J'assistais à la réunion intime où ce compromis a été passé entre les deux hommes à poils et à lunettes de l'*Intransigeant* et du *Cri*.

Pauvres moutons, quels beaux manteaux il se tisse avec votre laine, et

qu'il a été grossièrement exécuté le coup de la dépêche!

Mais ceci n'a qu'un intérêt rétrospectif.

Donc, Quercy est candidat. (Le Cri a assez dispensé d'argent pour ça, pas? délégués à Decazeville?). Il aura pour adversaires un possibilite et un radical. Il aura plus de voix que le possibilite et distancera le radical d'une encolure... l'encolure d'une vieille rosse. Et ce sera à recommencer, jusqu'à ce que l'augure du ministère ne veuille plus rire et fasse élire le radical, comme il fit élire Gaulier. Il n'y aura rien de changé en France, il n'y aura qu'un coup de pied de plus au bas du dos des autoritaires.

Et après? Est-ce que ces hommes résolus, ces citoyens dévoués qui auront voté pour Faylet ou Quercy ne se sentiront pas, aussi, soufflés?

Est-ce qu'ils ne seront pas irrités de tous ces insuccès consécutifs et ne voudront pas en connaître les causes? Oh! si, ces hommes finiront par trouver étrange que des individus dénigrent à plaisir le pouvoir et qu'ils courent à l'envi après ce pouvoir. Et alors, ils se souviendront des promesses oubliées, des désintéressements payés, des bassesses de la veille et des insolences du lendemain et, sans nul doute, comparant la situation d'hier à celle identique d'aujourd'hui, ils désireront en finir; ils ne voudront plus énerver les forces révolutionnaires dans des luttes stériles, émasculer les tempéraments par des efforts stupidement vains et il n'y aura plus place, dans la propagande socialiste, pour ces sacrifices à la Révolution accomplis sur l'autel domestique de l'égoïsme et de la cupidité. C'en sera fini des candidatures et du journalisme, marche-pied du pouvoir, escalier de la fortune.

Car, il ne faut pas se le dissimuler, si les masses populaires n'ont pas encore vomi les saletés que leur donnent chaque jour à manger certains cuisiniers politiques, il n'en faut accuser que la propagation néfaste des journaux susdits.

Tenez, un fait, entre dix que chaque jour on pourrait citer. Les garçons de café ne sont pas révoltés par tempérament. C'est la faute au milieu social, au métier. Eh! bien, ils s'étaient révoltés, ils avaient cogné ferme contre les sergots, je le garanti, et ils auraient même, pour un peu, watiné un plaqueur. C'était là un mouvement de révolte purement spontané, provoqué naturellement par une situation intolérable, dont les victimes, lasses de parlementer, avaient fini par se dire le fameux « Si nous voulions » de Moreau. Et ils avaient voulu, ces esclaves du pourboire, et, sans le vouloir ils s'étaient montrés anarchistes, tout comme les serfs de la mine. C'était trop beau, ça donnait raison à ces... d'anarchistes, comme dit élégamment un salarié de Guebhart.

En avant la grosse caisse en faveur de la société de placement, dont pas un ne voulait la veille. Ainsi ces farouches ennemis de la police ont-ils servi de gendarmes à la loi policière sur les syndicats et sauvé quelques gueules de sergots. Et pourtant à la Boule noire, un blanquiste, quêtant pour pour Vierzon avait été arrêté sur la réquisition d'un influent du syndicat. On ne le niera pas, je l'ai vu et j'y vois bien. Au lieu de socialistes les garçons de café révoltés sont devenus de fervents adeptes du radicalisme maretiste; le plus détesté apparemment des membres du parti ouvrier deuxième de couche.

Voilà, dans toute sa splendeur, l'œuvre de la presse soi-disant révolutionnaire. Eh! bien, il est urgent de remédier à cette situation criminelle, que, selon une pensée d'Helvétius, ne peuvent pas voir ceux qui en profitent. Il faut que le prolétariat laisse aux bréteaux, dressés par des bourgeois spéculateurs, les Bobèches du journalisme qui n'en sont que les mandrins; il faut que, par la plume, la parole, l'action, chacun de nous se consacre à enrayer la propagande néfaste des scribes politiques; il faut dire tout ce qu'on sait, sans crainte ni retenue d'aucune sorte, il faut mettre à nu la hideur des bas-fonds journalistiques et faire table rase du respect des personnes et des choses.

Le salut de la Révolution est à ce prix. Qu'importe le nombre des blessés de la bataille sociale si la victoire est au bout?

Nous prévenons nos amis que le tirage de la Tombola aura lieu le Dimanche 26 septembre, salle Forges, 113 cours Lafayette, à 7 heures 1/2 du soir. Nous avons un grand nombre

de lots et beaucoup de nos amis nous en ont promis.

Ceux qui désireraient acheter des billets, n'ont qu'à les demander aux bureaux par lettre, moyennant 25 centimes par billet.

TRIBUNE RÉVOLUTIONNAIRE

Saint-Etienne. — Notre ville, sous le rapport des bagnes, laisse peu à désirer aux autres centres industriels. Si nous n'avons pas la bonne fortune d'avoir des Schneider, Chagot ou Watrin, nous en avons néanmoins une collection qui ne le cède en rien aux sus-nommés.

Nous commencerons par l'usine Baroin dont le directeur se contente du modeste appointement de 40,000 francs (?). Aussi trouve-t-il que les malheureux pères de famille qui s'étendent dans cette usine, ont de trop hauts salaires et, naturellement, il s'empresse de les diminuer; le sien, bien entendu, reste intact, ah, pardon! j'oubliais les petites gratifications que s'adjugent ces messieurs. Ici donc, tout comme ailleurs, le fainéant se gave tandis que l'homme de labeur serre sa ceinture d'un cran.

Sous les auspices de celui-ci croit un certain garde-chiourme qui nous rappelle la grenouille... ce monstre ne se gêne pas pour insulter et même frapper les ouvriers qui travaillent sous sa direction. Plusieurs fois déjà il a dû se réfugier dans ses bureaux pour échapper à la correction que ses insultes provoquent.

C'est Verdrant qui chez Barroin.
Esbrouffe avec tant d'aisance,
Que la bave qu'il dépense,
Transforme son bec en groin!

Amiens. — La misère que nous lègue la belle société que nous subissons depuis trop longtemps, prend chaque jour des proportions gigantesques. L'ouvrier, cet éternel dupé, commence à ne plus prêter l'oreille aux phrases fleuries des dupeurs gouvernementaux; il s'aperçoit qu'il est temps qu'il fasse ses affaires lui-même, plutôt que de remettre à d'autres le soin de sa destinée, et se vouer d'avance à l'éternel esclavage.

Notre devoir à nous anarchistes, est de dénoncer les abus des seigneurs et maîtres, de dire à nos frères de misère d'où vient le mal, et quel est son remède.

Convaincus que la « Lutte Sociale » n'y faillira pas, nous lui crions: Courage et solidarité.

LES PARIAS PICARDS.

Lille. — Les membres du cercle: « Les Parias de Lille » et tous les révolutionnaires de la ville et des alentours sont convoqués à la réunion privée qui aura lieu le dimanche 19 septembre au siège social, 7, rue de la Quennette.

ORDRE DU JOUR:

- 1° La question du journal la Récolte de Calais.
- 2° L'impression et la vente de la brochure *Les Etapes de l'Avenir*.
- 3° Evolution et Révolution.
- 4° Question financière.
- 5° De l'organisation d'une ou plusieurs conférences.

Pour le cercle « Les Parias de Lille »

LE SECRÉTAIRE.

Firminy. — Le compagnon Ravel de la *Lutte Sociale*, vendeur pour la Ricamarie, le Chambon et Firminy, invite tous les compagnons qui désireraient le journal, à s'adresser à lui; il fait le service à domicile.

Les compagnons des groupes de Firminy, Chambon et la Ricamarie, donnent toutes leurs sympathies aux compagnons de la *Lutte Sociale*, et estiment que le meilleur moyen de le prouver est de la soutenir.

Les trois groupes réunis.

Narbonne. — Le compagnon Tortelier, ouvrier menuisier de Paris, de passage à Narbonne a donné une conférence dans la salle de l'Alcazar, dimanche 12 septembre à 2 h. du soir, où se pressaient un millier de personnes soit bourgeois, policiers ou ouvriers.

Les idées anarchistes émises par notre ami ont été très écoutées et

applaudies et malgré l'invitation faite aux contradicteurs de prendre la parole aucun n'a osé monter à la tribune. Nous estimons qu'un grand pas vers la révolution a été fait dans cette journée.

En outre un grand nombre d'exemplaires de « Mort aux Voleurs » et du « Procès de Gallo » ont été distribués dans la salle.

« Groupes : LES EXPLOITÉS »

BILAN RUSSE

Documenté pour servir à dresser l'acte d'accusation que doit formuler le peuple russe contre le gouvernement et la classe dirigeante.

Une statistique curieuse permet d'établir un parallèle entre la soi-disant férocité des révolutionnaires n'ayant pas le choix des moyens pour se défendre et la mansuétude du gouvernement légal, disposant de toutes les forces d'un vaste empire :

Quatorze meurtres politiques et treize attentats du côté des révolutionnaires; de l'autre un hécatombe de cent trente révolutionnaires, les uns exécutés publiquement, les autres, morts dans les lentes tortures des prisons et des mines.

C'est là un chiffre officiel qui reste au-dessous de la vérité.

Il faut aussi noter l'effrayante progression du chiffre des exécutions politiques depuis le règne de Nicolas I^{er}, dont la réputation de cruauté est bien connue, jusqu'à notre régime actuel: cinq exécutions sous Nicolas I^{er}, trente et une sous le doux Alexandre II et neuf depuis que la Russie a le bonheur d'être gouvernée par le souverain actuel. Le dernier, on le voit, n'a pas perdu son temps.

Mais voici qui est plus caractéristique que ces exécutions individuelles.

D'après le professeur Voïnoky, dans ses cours sur les prisons, le nombre des exilés en Sibirie depuis 1827 à 1846, monte à cent cinquante-neuf mille sept-cent-cinquante-cinq dont soixante-dix-neuf mille neuf-cent-neuf furent exilés par voie administrative, c'est-à-dire sans jugement.

De 1846 à 1864, le nombre a doublé, il s'élève à trois-cent-soixante-treize mille trois-cent-vingt personnes. Dans la période de 1864 à 1882 le nombre dépasse un million neuf-cent-vingt mille personnes.

En totalisant on trouve que dans un espace de 55 ans, de 1847 à 1886 le gouvernement russe, à son profit et au profit de la classe dirigeante dont il est le représentant, a déporté et, pour la plus grande part, fait mourir en Sibirie, deux millions quatre-cent-cinquante-trois mille soixante-quinze personnes, un nombre égalant la population parisienne.

Et le dernier mot de cette situation n'est pas encore dit, le dernier acte de ce drame n'a pas encore été joué tant du côté du gouvernement que du côté du peuple.

SOUSCRIPTION

pour le développement du journal

Bergue, à Lyon	1 »
Granier, à Paris	1 »
Jarroux, à Lyon-Vaise	0 50
Michaud, au Creusot	1 »
Un mécanicien anarchiste	1 »
Liste numéro 129, Brutus, à Lyon	5 20
Liste numéro 44, Lemoine, à Lyon	2 50
Liste numéro 2, 4me série, Boissy	5 »
Badarau, en Roumanie	2 »
Versement hebdomadaire, Monier	1 »
Liste de Terre et Liberté, remise par Tinesse, à Reims	1 »
Perrelle, à Lyon	2 »
Un échappé de l'hôtel du Rossignol de Roanne	0 20
Ernest Brille, à Argenteuil	0 50
Payre, St-Paul-en-Jarret	2 50
Laroche à Bourg-de-Thizy	1 20
Versement hebdomadaire, M., à Lyon	1 »
Liste 123, 3me série, Coing, à Lyon	3 »
Liste 131, 3me série, Froumajon, Lyon	4 60
4me versement des groupes de Firminy, la Ricamarie et le Chambon	6 50
Liste numéro 133, 3me série, Dojat, à Lyon	1 60
Un Alsacien d'Auvergne	0 20
Souscription Lecompte, à Paris	1 03
Alexandre Ritzerfeld	0 50

ERRATA. — La liste numéro 77, 3me série, a été portée venant d'Amplepuis: c'est à Bourg-de-Thizy qu'il faut lire.

SOUSCRIPTION

pour les détenus politiques et leurs familles

Un exploité	0 20
Un camarade de Lagrue	1 »
Un amant de la Muse aux yeux verts	2 »
Une famille victime du Maire de la Ricamarie	0 50
« Les Révoltés » de Roanne	5 »

LA LUTTE SOCIALE

est en vente aux adresses ci-dessous :

- A Paris, aux bureaux du *Révolté*, 140, rue Mouffetard.
- Id. chez Dervaux, 32, rue d'Angoulême.
- Id. chez M. Fayet, 113, rue du Temple.
- Id. rue des Abbesses, au coin du passage de l'Elysée des Beaux-Arts.
- Id. rue des Martyres, 54.
- Id. rue Montorgueil, 66.
- A Lausanne, chez le compagnon Darbellay, rue de la Tour, 23, où l'on peut trouver également le *Révolté* et toutes les brochures de propagande anarchiste.
- A Amplepuis, chez Delaye, rue des Fontaines.
- A Marseille, chez Marius Gauchon, kiosque num. 3, au haut du Cours, à côté de l'Alcazar.

Les citoyens de Paris qui désiraient propager la *Lutte sociale* sont informés que la vente en gros se fait tous les samedis soir de 8 heures 1/2 à 11 heures au groupe « la Lutte », 96, rue Richelieu, et les autres jours chez les compagnons Mercier, 17 bis, rue Houdon, et Morel, 25, passage de l'Elysée des Beaux-Arts. Le prix du numéro pour les marchands est de 7 centimes.

On trouve dans nos bureaux :

- Le *Révolté*, organe communiste-anarchiste, prix 10 cent.
- La *Tribune des peuples*, revue internationale, rue de Loos, 17, à Paris, prix 25 cent.
- La *Torpille*, publié mensuellement en français: E. David, Newfoundland P. O., Box 93, Wayne Co, Pennsylvania U. S., prix 10 cent.
- Le *Procès des anarchistes* devant la Cour de Lyon, prix 1 franc.
- Les collections de: *Ea Lutte*, *Drapeau noir*, *L'Étendard révolutionnaire*, *Terre et Liberté*, *Forçat du travail*, *La Révolte des affamés*.

Les journaux révolutionnaires qui voudront bien faire l'échange avec nous, sont priés d'envoyer leur adresse

PETITE POSTE

R. à Calvisson; D. à Nantes; Cart. à Paris; C. à Montpellier; H. à Armentières; N. à St-Nazaire; V. à Narbonne; D. à Tarare; J. au Havre; J. à Congenies; C. à Lille; D. à Bourges; V. à Rochefort; S. à Decazeville; G. à Saint-Etienne; M. à Bruxelles; D. à Calais; V. à Vienne; B. à Bordeaux; B. à Saint-Quentin; L. à Paris; M. à Paris; T. à Reims; G. à Roubaix; Reçu timbres et mandats.

Le *Forçat* aux amis: n'avons encore rien reçu; surtout n'adressez pas lettres au guépier policier, sis rue Sainte-Colombe. — Colas à Paris: impossible d'insérer.

LA RÉVOLUTION COSMOPOLITE

Journal Révolutionnaire Socialiste Indépendant

Prix: 10 centimes. — Administration: 10, passage des Rondonneaux, Paris.

LE RÉVOLTÉ

Organe communiste anarchiste.

Prix: 10 centimes. — Administration: 140, rue Mouffetard, Paris.

L'OUVRIER NORMAND

Journal Socialiste

Prix: 10 centimes. — Bureaux: 1, rue Dautresme, à Caudebec-lès-Elbeuf.

Chants Révolutionnaires

La *Marianne* et le *chant d'un soldat*, paroles de Souétre. Chez l'auteur, 15, rue Lacépède, Paris. Franco au prix de 20 centimes.

Le Gérant: C. BÉRENGER.

Imp. A. PASTEL, 10, petite rue de Cuire.